

La vie de piquerie

TRAINSPOTTING

Adaptation du roman de Irvine Welsh par Harry Gibson. Mise en scène: Wajdi Mouawad. Traduction: Martin Bowman et Wajdi Mouawad. Eclairages: Mathieu Gourd. Décor, costumes et accessoires: Normand Hamel. Trame sonore: Larsen Lupin. Avec Julie Beauchemin, David Boutin, Hugues Frenette et Miro. Présenté au Quat'Sous jusqu'au 28 février 1998.

HERVÉ GUAY

Avant d'aller voir *Trainspotting*, la pièce, je dois avouer que je ne comprenais pas qu'un théâtre nous savonne à nouveau avec du déjà-vu. Je ne suis peut-être pas si idiot que ça, après tout, puisque j'ai changé d'avis. En effet, l'adaptation théâtrale du roman d'Irvine Welsh par Harry Gibson s'avère une œuvre en elle-même. Elle ne ressemble pas au film édulcoré qui en a été tiré et prend en outre suffisamment de libertés avec le roman pour voler de ses propres ailes.

Qui plus est, la chose est réalisée avec des moyens proprement dramatiques: une sorte de théâtre-récit qui a certes dû séduire le metteur en scène et cotraducteur de ce spectacle, Wajdi Mouawad. D'ailleurs, cette traduction que signe aussi Martin Bowman a beau être d'une crudité à peu près inégalée, on ne peut imaginer d'autre langue à un tel univers... Car comme toute sous-langue, celle des junkies a ses raisons que la raison ne connaît pas et ceux qui s'en offusquent ne veulent vraisemblablement pas regarder la réalité en face.

Pour être précis, il s'agit d'une certaine réalité avec laquelle la plupart des amateurs de théâtre n'entretiennent pas, sauf erreur, de liens étroits. On se moque même un peu de cela dans *Trainspotting*, qui prend à partie ceux qui assistent au Festival d'Édimbourg. Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Il est vrai que, s'il peut être théâtralisé, l'univers de celui qui se pique a peu en commun avec l'illusion dramatique. Effectivement, le plaisir théâtral doit paraître bien insipide à l'héroïnomane s'il le compare aux sensations que lui procure la drogue.

Pour cela, sans doute, Wajdi Mouawad a choisi de privilégier, pour *Trainspotting*, une forme directe, qui a beaucoup à voir avec le «shoot», de telle sorte que le spectateur ne puisse pas s'en protéger, qu'il y soit livré presque à son corps défendant. Sa mise en scène est un exemple d'efficacité immédiate. Précisément comme le monde dont il nous parle. Dans d'autres circonstances, une parole proférée de cette façon (c'est-à-dire criée la plupart du temps) finit par tomber sur les nerfs après quelques minutes seulement. Mais la vie de «piquerie» se passe en marge du raisonnable et de l'habituel, et l'expressionnisme qui y règne sur la scène du Quat'Sous ne fait donc que rendre sensible un univers extrême. J'irais même jusqu'à dire que, dans le genre, on n'en met que ce qu'il faut.

Oui, les ponts musicaux pétaradent. Effectivement, les comédiens adoptent une cadence rythmée à la limite de l'audible. Je l'admets: les maquillages dévisagent et dépersonnalisent; les costumes sont banalement sinistres; les éclairages, syncopés; les déplacements, furieux et mécaniques. Mais je ne vois là aucune méconnaissance es-



LYDIA PAWELAK

Hugues Frenette et David Boutin évoluent en marge du raisonnable et de l'habituel dans *Trainspotting*.

thétique. Le seul souci qui me semble habiter ce spectacle, c'est celui de donner à voir, sans céder, ou très peu, au sordide. Et surtout, ce n'est pas moralisateur.

Une clé, une seule, à ce spectacle, claire comme de l'eau de roche: se piquer, c'est réagir au matérialisme ambiant en se procurant la forme de plaisir disponible la plus aiguë, quoi qu'il en coûte. C'est le refus de l'accumulation des biens au profit d'un présent omnipotent qui abolit tout le reste. Rien ici-bas ne vaut un vrai «trip»... et il n'y a rien à ajouter, sinon, une fois sorti du spectacle: est-ce vraiment ce qu'une société peut offrir de mieux? Là est la question.

Toujours est-il que *Trainspotting* tient debout grâce à des interprètes convainquants. À commencer par David Boutin (Mark), qui est le protagoniste et le narrateur de l'histoire. Qu'il suffise de dire qu'il

porte la pièce sur ses épaules et que jamais il ne flanche. De la scène des draps souillés à celle de la baise de la belle-sœur, il a un je ne sais quoi de débonnaire dans le visage et dans le corps qui emporte l'adhésion. Deux comédiens de son âge et tous deux de constitution frêle lui font contrepoids. Premièrement, Hugues Frenette, à l'accent tellement hallucinant dans le rôle du dur de dur que le choc nous fait oublier son physique d'ado. Deuxièmement, Miro, qui table, lui, sur un corps et une voix troublants dont il n'a pas fini d'exploiter les possibilités. Plus en retrait, Julie Beauchemin cumule plusieurs petits rôles sans détonner ni éblouir. Tous privilégient un jeu épidermique, survolté, qui colle parfaitement à la furia d'une production elle-même en phase avec une réalité drue.